

Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite)

Armand Yon

Volume 19, Number 2, septembre 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302468ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302468ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Yon, A. (1965). Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 19(2), 254–269. <https://doi.org/10.7202/302468ar>

Un siècle d'opinion française

LES CANADIENS FRANÇAIS JUGÉS PAR
LES FRANÇAIS DE FRANCE *

1830-1939

Ire partie

LES PEINTRES DE LA VIE CANADIENNE
(suite)

II. UNE ÈRE DE CRITIQUE (1880-1914)

§ 1. *Changement d'attitude; ses causes*

Qui dit critique ne dit pas dénigrement. Mais, conclusion logique d'un examen raisonné, d'une analyse impartiale, la vraie critique ne peut que percevoir les défauts avec les qualités: elle ne saurait taire les uns en proclamant les autres. Et les peuples, pas plus que les individus, n'échappent à la commune loi.

Jusqu'ici, à de rares exceptions près, les Canadiens s'étaient vus loués et félicités par des cousins enthousiastes, plus ou moins imbus de romantisme et enclins à considérer principalement l'aspect poétique d'une existence restée quasi patriarcale, dans le cadre d'une nature neuve et grandiose. Telle est, d'ailleurs, la tendance chez tous les voyageurs français de cette époque, qu'ils visitent le Levant, l'Asie ou l'une des Amériques.

Mais le sens critique évolue rapidement, surtout en France, dans la dernière moitié du XIX^e siècle. La psychologie et les disciplines auxiliaires se développent et sont appliquées à l'étude des peuples et de leur histoire. Même les simples touristes se

* Voir notre *Revue*, XVIII: 321-342, 517-533; XIX: 56-83.

ressentent de ce progrès, éprouvant, avant de juger, le besoin de regarder de plus près, ou de s'excuser s'ils n'ont pu le faire. On est plus curieux, on scrute davantage, on recherche le pourquoi des choses, et souvent, bien loin de cacher les points faibles, les tares même, on prend comme un malin plaisir à les exagérer, ou tout au moins à les signaler d'abord avant les beautés et les vertus. Ainsi le veut la mode, ainsi le demande le lecteur, qui se méfie d'un optimisme sans nuances.

Aussi les Canadiens d'alors ne devraient-ils pas s'étonner outre mesure d'être passés au crible. Cependant, lorsqu'il s'agit d'eux, un nouveau facteur intervient, d'ordre à la fois historique et religieux, qui va rendre encore plus complexe le jugement des Français sur leur compte.

Héritiers de l'Ancien Régime, les Canadiens français eurent toujours quelque difficulté à comprendre — ne disons pas la France révolutionnaire, mais même la France républicaine. L'Ordre moral qui succéda à la Commune les rassura momentanément. Mais, vers 1880 et au cours des années suivantes, ils assistèrent avec inquiétude à l'éveil de l'esprit "laïc", dont les manifestations prirent trop souvent, il faut l'avouer, la forme d'une lutte tantôt sourde, tantôt ouverte du positivisme et de la maçonnerie contre l'Église.

Il est indubitable que des mesures comme les décrets de Jules Ferry contre les congrégations, — suivis de l'expulsion de celles-ci et de la confiscation de leur prétendu "milliard"; la loi Naquet autorisant le divorce, la loi militaire dite des "Curés sac au dos", la panthéonisation de Zola, ainsi que ce décret qui interdit l'apposition d'emblèmes religieux sur le tricolore: ces mesures et quelques autres du même ordre firent un effet déplorable outre-Atlantique, et plongèrent les catholiques canadiens dans la consternation.

Que pensèrent-ils de l'affaire Dreyfus ? Ils ne prirent pas, évidemment, une part active au conflit, mais leurs sympathies les entraînaient plutôt dans le camp de ceux qui, bien inconsiderément, s'acharnèrent contre le malheureux capitaine. Par un choc en retour, ils souffrirent des représailles et des excès

de langage des revisionnistes. Puis, dans la lutte qui mit aux prises, vers la fin du siècle, catholiques sociaux et catholiques libéraux (au sens économique), ils furent d'abord pour ces derniers, mais la célèbre Encyclique de Léon XIII finit par les rallier. L'œuvre sociale du comte Albert de Mun suscita leur intérêt et gagna pour le moins leur admiration.

Ce qui, par ailleurs, perdit dans l'estime de plusieurs la République, ce fut la loi de Séparation et l'exécution avancée qu'elle avait déjà subie lors de la guerre de 1914. Le "petit père" Combes fut regardé au Canada comme l'Antéchrist en personne. Vers 1909, le romancier Diraison fera dire à l'un de ses personnages, Français comme lui: "Depuis cette malheureuse loi, [...] ils [les Canadiens] craignent davantage les propos des Français.¹" A ces diverses circonstances, ajoutons la venue au Canada, après 1880 et surtout après 1904, d'un certain nombre de religieux expulsés, dont quelques-uns ne se font pas faute de maudire les "lois scélérates".

Mais, est-il besoin de passer l'Atlantique, pour jeter de l'huile sur le feu ? Dans *Une nouvelle France*², un mariste, le père Ragey, après avoir répété sous diverses formes que "les vieilles nations européennes déclinent", que "le sol de la vieille Europe tremble", écrira carrément en 1902: "Pendant que notre vieille France descend avec une rapidité effrayante la pente qui mène à la décadence, — dans le nord de l'Amérique, sur les bords du Saint-Laurent, une nouvelle France se lève, pleine de force, de jeunesse et d'espérance."³ Il n'en fallait pas tant pour déconsidérer aux yeux des Canadiens la France révolutionnaire ou simplement libérale !⁴

¹ Olivier Diraison-Saylor, *Le pays des petites filles* (Paris, Juven, s.d. (1909), 78.

² Paris, 1902.

³ *Op. cit.*; i. Le P. Ragey était l'un des collaborateurs les plus intransigeants de *la Vérité française*.

⁴ Même avec le recul du temps, la situation ne paraît pas normale à un critique impartial tel que Daniel Halévy: "Nulle part au monde, en aucun siècle, en aucun peuple, écrit-il dans sa *Fin des Notables*, on n'avait observé un tel détachement des choses religieuses, un tel renversement des perspectives spirituelles. Aujourd'hui même, après soixante années, la France reste à cet égard une nation singulière entre toutes, ignorant le

Le libéralisme ! Le mot même s'entendait presque toujours dans un sens péjoratif, et voici pourquoi.⁵ Les partis politiques qui se disputaient le pouvoir, avant 1914, étaient au nombre de deux seulement : libéraux et conservateurs, — “rouges” et “bleus” pour le populaire, et encore leurs programmes électoraux ne différaient-ils que par quelques détails. Mais les conservateurs, sachant l'horreur qu'inspirait aux catholiques le libéralisme moral et religieux condamné par le *Syllabus*, ne perdirent pas une si belle occasion de servir leur parti en exploitant une équivoque : ils affectèrent de traiter leurs adversaires politiques en ennemis de l'Église. Ainsi naquit une forme politico-religieuse de nationalisme qui eut pour chef spirituel l'évêque des Trois-Rivières, M^{sr} Laflèche, et sévit dans la province de Québec entre 1875 et 1900 : ce fut le “castorisme”. Son histoire a été racontée naguère, avec autant d'humour que de clarté, dans deux ouvrages de M. Robert Rumilly.⁶ Les “castors” furent pour le Canada français de cette époque ce qu'avaient été en France les “ultras” de la Restauration.

On comprendra que ces partisans aient accueilli avec méfiance, voire avec hostilité, tout ce qui émanait de la France moderne. C'est ainsi que le savant abbé Verreau, de Montréal, fut qualifié de “suppôt de Jules Ferry” pour avoir accepté les palmes académiques,⁷ et qu'un prédicateur populaire, renommé pour la virulence de ses propos, le père Lacasse, forgea à l'endroit des Français suspects un mot qui revit parfois de nos jours dans la bouche de Canadiens tant soit peu francophobes : il les appela les *Francissons* ! C'était un de ces à peu près qui ne veulent rien dire, mais sont presque toujours assurés du succès dans la chaleur des polémiques.⁸

culte, la prière et presque jusqu'au nom de Dieu : il n'est pas surprenant que la singularité commençante ait été considérée par des croyants avec angoisse, avec horreur.” (p. 147).

⁵ Destiné à paraître simultanément au Canada et en Europe, le présent ouvrage exige certaines explications à l'usage des étrangers.

⁶ R. Rumilly, *Monseigneur Laflèche*, (Montréal, Zodiaque, 1935) & *Histoire de la province de Québec* (Montréal, 1940 sq.), I-IV.

⁷ Armand Yon, *L'abbé H.-A. Verreau* (Montréal, Fides, 1946), 42.

⁸ Le P. Lacasse — au nom prédestiné ! — a réuni ses principales polémiques sous le titre de *Mines* (*Une mine produisant l'or et l'argent*, etc.) Le mot “Francisson” y revient assez souvent sous sa plume.

Aussi bien notre but principal n'est-il pas d'étudier ici l'opinion des Canadiens sur la France; mais quelques préliminaires s'imposaient pour mieux expliquer les réactions contradictoires des voyageurs français devant l'accueil canadien. Reçus à bras ouverts comme des amis et des frères, les hommes de droite ne sauront dire que du bien du pays et de ses habitants. Pour peu qu'ils soient prédisposés à l'hyperbole, ils proclameront même que la province de Québec est le seul champ au monde où se cultive encore le lys royal !

Par contre, les esprits avancés, les hommes politiques de la gauche, les universitaires convaincus de "laïcisme", à plus forte raison les francs-maçons notoires, trouveront au Canada français visage de glace, quand ils ne se verront pas attaqués dès le débarquement par la presse locale. Et leurs impressions, comme il se doit, garderont souvent le reflet de leur mauvaise humeur. Sur le nombre, il se rencontrera des caractères violents, vindicatifs, peut-être excités par des gens du cru, pour déverser leur bile dans quelques pamphlets haineux et dénués d'ailleurs de toute valeur critique, parus surtout entre 1904 et 1912.

Nous aurons naturellement à mentionner les contempteurs comme les admirateurs, mais nous nous attarderons plus volontiers aux peintres qui surent mêler judicieusement, dans leur tableau, l'ombre à la lumière. La qualité du genre ira s'améliorant avec les années, de sorte que, à la veille de la Guerre de 1914, le lecteur français pourra déjà, sans se déplacer, se faire une idée juste de ce qu'est la Nouvelle-France contemporaine.

Mais la quantité des ouvrages intéressant cette période est impressionnante. Les moyens de transport se sont multipliés: les grands paquebots traversent l'Atlantique en moins de dix jours. Et puis, bien peu de Français partis pour les États-Unis se privent de l'excursion et même du séjour dans le pays d'à côté. Comme son puissant voisin, le Canada connaît à partir de 1880 la prospérité. "Canada comes of age", disent les Anglais: il se virilise, il prend conscience de sa valeur et de ses forces,

tandis qu'à l'étranger ses ressources naturelles : bois, blé, richesses minières, sont l'objet d'une considération grandissante.

L'abondance des publications — même si l'on ne retient que les meilleures — oblige à choisir et à classer. Le seul ordre chronologique ne suffit plus... Dante plongeait ses antagonistes en enfer et n'ouvrait son paradis qu'à ses amis : nous n'allons pas l'imiter en divisant nos auteurs en "bons" et "mauvais", favorables ou défavorables. Ce serait trop simple.

Il importe de distinguer d'abord entre compilations et témoignages.

Parmi les premières, à côté de tant de livres plus méritoires que solides, se rencontreront quelques travaux d'une érudition sûre et d'une exceptionnelle portée.

Chez nos authentiques témoins, les *colons*, qui commencent à affluer, auront droit à une rubrique spéciale. Nous continuerons d'appeler simplement *touristes* ceux dont nous ignorons l'occupation ou la carrière. Mais, pour les autres sur qui nous sommes mieux renseignés — dont plusieurs déjà célèbres ou en passe de le devenir — il sera plus intéressant, croyons-nous, d'examiner leurs écrits en fonction de leurs professions respectives. On comprendra mieux telles et telles curiosités, tels et tels réflexes, en sachant que l'auteur était homme de lettres — c'est-à-dire poète, journaliste ou romancier — ou bien artiste, médecin, avocat... Nous étudierons également à part les ecclésiastiques et les universitaires. Enfin, un dernier paragraphe sera consacré aux "missions" plus ou moins officielles que la France détacha vers son ancienne colonie, au cours de ces quelque trente-cinq années.

*

* *

§ 2. *Compilations : recueils, travaux d'érudits*

Cette époque assiste à une éclosion de dictionnaires et recueils de toutes sortes. Ces publications s'avèrent plus justes envers le Canada que ne s'était montrée l'*Encyclopédie* de

Diderot et d'Alembert. Celle-ci, en effet, expédiait en quatorze lignes l'article "Canada", et renvoyait le lecteur au suivant, intitulé "Canadiens": là, naturellement, il n'était question que des peaux-rouges, dont on devait surtout la connaissance, ajoutait-on, "au baron de La Hontan"! ⁹

N'insistons pas. Ouvrons plutôt le *Grand Dictionnaire universel*¹⁰ auquel Pierre Larousse travaille personnellement jusqu'à sa mort. En plusieurs colonnes d'un caractère serré, le sujet y est traité avec abondance et précision, les statistiques fournies étant celles de 1861. En parlant des Canadiens, on citera même, avec plus d'érudition que d'à-propos, les vers de Barbier:

*L'Angleterre orgueilleuse et n'aimant que les siens
Comme des animaux traque les Canadiens...*

ce qui serait plus vrai des Acadiens.

Les successeurs de Pierre Larousse, dans leur premier supplément, auront soin de mettre cet article à jour, tandis que le second, datant de 1888, nous en offrira une refonte, avec de copieux détails sur le gouvernement fédératif inauguré en 1867. Quant au *Nouveau Larousse illustré*, paru de 1896 à 1904, il contiendra deux hors-texte, dont une carte et un tableau des productions, ainsi qu'une vignette du blason canadien. L'article comportera une bibliographie sommaire. Ce travail, déjà assez élaboré, s'enrichira dans le supplément de 1907 d'une étude sur la littérature canadienne.¹¹

Mais infiniment plus poussée nous apparaît, dans la *Grande Encyclopédie*¹² un article d'Émile Salone. L'auteur qui se signalera plus tard par une thèse canadienne remarquable¹³, envisage ici le pays sous les divers aspects suivants: géographie physique, géographie politique et administrative, géographie

⁹ *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné...*: II: 581.

¹⁰ *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, art. *Canada*.

¹¹ *Nouveau Larousse illustré*, art. *Canada*.

¹² *Grande Encyclopédie (La)...*, (Paris, Ladamirault, s.d. [1885-1902]), VIII: art. *Canada*.

¹³ La thèse de Salone sera étudiée à la fin du présent paragraphe.

économique. Il termine par une ample bibliographie. Les chiffres qu'il donne sont ceux des statistiques officielles de 1881.

Les deux frères Onésime et Élisée Reclus semblent s'être intéressés l'un et l'autre au Canada.¹⁴ Élisée fut seul à y séjourner, vers 1888, et c'est en qualité de témoin autant que d'érudit qu'il en parlera dans sa *Nouvelle Géographie universelle*.¹⁵ Dans ces pages, il intervient personnellement, et le fait avec tact, évitant les écueils contre lesquels certains autres esprits "avancés" n'ont pas su se prémunir. Aussi, quand nous aurons à visiter le Canada de cette époque, Élisée Reclus sera-t-il l'un de nos meilleurs cicerones français.¹⁶

Un peu avant Reclus, un autre géographe, Louis Vivien de Saint-Martin, avait consacré au Canada, dans son *Nouveau Dictionnaire*...¹⁷, un article bien fait quoique non signé, et qui déborde les cadres ordinaires d'une étude de géographie, puisqu'il rapporte au long l'histoire du pays et mentionne les meilleurs ouvrages, même littéraires, à consulter. En 1886, dans la collection "Voyages et découvertes géographiques", l'érudit Paul Champion publiera un petit livre de vulgarisation sur *Le Canada*.¹⁸

Le point de vue religieux — et plus spécifiquement catholique — est traité à fond par le sulpicien Fournet¹⁹ dans le *Dictionnaire de Théologie catholique*, dirigé à ses débuts par Vacant et Mangenot.²⁰ Cet important travail, s'étendant sur plus de cinquante colonnes, suit l'ordre chronologique: régime fran-

¹⁴ H. de Lamothe avait dédié son *Voyage* au Canada à Onésime Reclus, à cause de l'intérêt que celui-ci portait au pays.

¹⁵ Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie*... (Paris, Hachette, 1890).

¹⁶ Il semble qu'Élisée Reclus soit retourné plus tard au Canada. Il conserva de bonnes relations avec les Canadiens de Paris, et l'on rencontre son nom dans les comptes rendus des fêtes canadiennes.

¹⁷ L. Vivien de Saint-Martin, *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle* (Paris, Hachette, 1879 sq.), art. *Canada* I: 595-599.

¹⁸ P. Champion, *Le Canada* (Paris, 1886).

¹⁹ P.-A. Fournet, né en 1857 à Clermont-Ferrand. Vécut à Montréal de 1893 à sa mort (1916).

²⁰ *Dict. de Théologie catholique*... (Paris, 1905 sq.), II (2e p.), col. 1452-1505.

çais (jusqu'en 1763), régime anglais, "état actuel" (c'est-à-dire jusqu'en 1903). Les renseignements, recueillis sur place, sont accompagnés d'une carte et d'une bibliographie excellente.

Les études d'ensemble sur l'histoire canadienne ne manquent pas. Deux sont d'une certaine envergure et méritent pour le moins une mention. Elles émanent d'auteurs bien différents : Jacques de Baudoncourt, catholique, nous conte en 1886, sans apprêt mais non sans agrément, l'évolution de "ce petit peuple inconnu hier et marchant à grands pas dans les voies de la civilisation et du progrès".²¹ Tandis qu'Eugène Réveillaud, avocat protestant d'une certaine notoriété, cherche, dans son *Histoire du Canada*...²² à demeurer impartial, et y arrive tant qu'il ne parle pas trop du "clergé romain très bien renté".²³ Il n'oublie pas de faire remarquer en passant que les protestants, au Canada, sont en général plus riches que les catholiques.²⁴ On sent aussi qu'il ne verrait pas d'un mauvais œil l'annexion du Dominion aux États-Unis.²⁵

Deux autres écrivains qui ne s'étaient évidemment pas concertés, reprirent l'un en 1894, l'autre dès 1893, la formule de Rameau, — étude à la fois historique et psychologique du peuple canadien : Charles Gailly de Taurines et Rémy de Gourmont.

Intitulé *La Nation canadienne*,²⁶ le livre de G. de Taurines est clair, bien ordonné et, sans aucun doute, écrit dans un but sympathique. Comme c'était alors l'usage en France, l'auteur s'attaque à la politique coloniale de son pays. Mû par le sentiment, il avoue préférer le Canada aux contrées lointaines, exo-

²¹ J. de Baudoncourt, *Histoire populaire du Canada*... (Paris, Bloud & Barral, 1888), 501.

²² Eugène Réveillaud, *Histoire du Canada et des Canadiens français* (Paris, Grassart, s.d. [1884]), in-8, 511 pp. L'ouvrage était dédié à Jules Ferry. L'auteur, avocat, journaliste, député, était passé du catholicisme au protestantisme.

²³ *Op. cit.*, 453.

²⁴ *Op. cit.*, 456.

²⁵ *Op. cit.*, 505.

²⁶ Charles G. de Taurines, *La Nation canadienne* (Paris, Plon-Nourrit, 1894), in-12, 338 pp. L'auteur, qui était le fils du sénateur Gailly, fit un séjour dans l'Est et dans l'Ouest canadiens avant de publier son ouvrage.

tiques, qu'on vient de conquérir. "Toute terre où l'on parle français, conclut-il, est une terre française"; et, sous ce rapport, "les Canadiens sont toujours français".²⁷

On s'étonnera de rencontrer sur ce même terrain l'énigmatique Rémy de Gourmont; mais quels sujets n'a pas abordés ce polygraphe ondoyant et divers? Il n'avait pas trente ans, et il venait d'entrer au service de la Bibliothèque Nationale, lorsqu'il publia, en 1888, *Les Français au Canada et en Acadie*.²⁸ C'était une bonne compilation, sans plus. Mais, poursuivant des recherches facilitées par ses fonctions mêmes, il donna cinq ans plus tard *Les Canadiens de France*.²⁹ L'ouvrage faisait partie d'une collection dite "instructive et amusante", mais, comme le remarque Claudio Jannet³⁰, "l'œuvre est très supérieure à ce que cette étiquette [...] semble indiquer". Rémy de Gourmont y avait mis son cœur, en même temps que son intelligence et le charme indéniable de son style. "C'est pour bien montrer qu'il y a un Canada français, s'empresse-t-il d'affirmer, que nous avons écrit ce livre."³¹ Il voudrait surtout "resserrer en quelques pages les traits épars de la physionomie du Canada [français]: tableau où l'on aurait fait entrer tout ce qui constitue vraiment les mœurs d'un pays, depuis la manière dont le paysan pousse sa charrue jusqu'à la façon dont le poète comprend la vie idéale."³² L'écrivain sut-il atteindre si haut? Non, sans doute, mais cette étude injustement oubliée est toujours d'une lecture attachante et peut encore éveiller chez les Français des sentiments d'amitié mêlés de regrets.

Par un de ces paradoxes dont il fut coutumier, dans le même temps où il rassemblait des matériaux pour cet ouvrage, le versatile écrivain faisait paraître au Mercure de France ce

²⁷ *Op. cit.*, 329-330.

²⁸ Rémy de Gourmont, *Les Français au Canada...* (Paris, Firmin-Didot, 1893), in-8, 224 pp., 50 gravures.

²⁹ R. de Gourmont, *Les Canadiens de France* (Paris, Firmin-Didot, 1893), in-8, 256 pp., 42 gravures. Dans un important article consacré à R. de G., et dans la bibliographie qui l'accompagne (*Nouv. littéraires*, 28 sept. 1935), Gaston Picard ne mentionne que le premier des deux livres.

³⁰ Dans *Polybiblion*, t. 70 (1894) : 534-535.

³¹ *Les Canadiens...*, 11.

³² *Op. cit.*, 9.

Joujou-patriotisme dont le ton antimilitariste lui valut la perte de son emploi. D'ailleurs, c'est également en 1891 qu'il est atteint de ce lupus mal défini qui va le confiner dans son cabinet, où, revêtu de son froc de camaldule, il dispensera désormais à son public tout autre chose que le spectacle du Canada dans un fauteuil!

Dans un genre plus modeste, Eugène Guénin publia en 1896 une *Histoire de la colonisation française: la Nouvelle-France*, qui, rééditée par la suite avec des illustrations, charma maintes générations de jeunes lecteurs.³³

Les monographies traitant d'un personnage en particulier ou d'une période limitée d'histoire, ne font pas non plus défaut. En 1895, on accueillera favorablement l'ouvrage du père Camille de Rochemonteix, s.j., sur *les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle*³⁴, inspiré surtout des *Relations* et des *Lettres édifiantes* qui en sont la suite. Onze ans plus tard, le même religieux nous entretiendra des missions au XVIII^e siècle.³⁵ Un confrère, le père Félix Martin³⁶, après avoir vécu de nombreuses années à Montréal, où il fonda et dirigea le collège Sainte-Marie, rentra en France avec de nombreux documents sur la guerre de Sept Ans au Canada. Dès 1867, il donna à Paris une édition de son *Marquis de Montcalm...*³⁷, souvent réimprimé depuis.

C'était un érudit très consciencieux; mais il ne put profiter des renseignements qu'allaient livrer au public les papiers des soldats et officiers témoins de ces années terribles. En 1887, c'est l'abbé Gabriel qui nous fait part des observations du

³³ E. Guénin, *Histoire...* (Paris, 1896), 2 v. in-8.

³⁴ C. de Rochemonteix, *Les Jésuites...* (Paris, 1895-96), 3 v.

³⁵ *Id.*, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII^e siècle*.

³⁶ D'après Sommervogel, le p. Martin serait aussi l'auteur de la *Petite histoire du Canada* signée "Vicomte Alfred de Lastic-St-Jal". Ce dernier, dans sa préface, admet qu'il fut inspiré et "dirigé par les notes et les conseils" du jésuite.

³⁷ R.P. F. Martin, s.j., *Le marquis de Montcalm et les dernières années de la colonie française au Canada* (2e éd., Paris, Téqui, s.d.), in-16, 342 pp. Illustrations. La toute première édition semble avoir paru dès 1867, chez Casterman, à Tournai.

maréchal de camp Desandrouins³⁸, et, trois ans plus tard, paraît le *Journal* du comte de Maurès de Malartic³⁹. René de Kerallain nous entretiendra en 1896, d'après des originaux, de la jeunesse de Bougainville⁴⁰. Cette documentation viendra s'ajouter aux éditions — bien imparfaites, il est vrai, et sujettes à révision — que l'abbé Casgrain de Québec donnera, à partir de 1891, des papiers de Montcalm, Lévis et Bourlamaque⁴¹. Signalons enfin les travaux d'un érudit normand, Gabriel Gravier, qui, après avoir fourni divers essais sur Cavelier de La Salle, consacra en 1900 un fort volume à la biographie de Samuel de Champlain.⁴²

Ainsi, vers la fin du siècle, le chercheur avait à sa disposition, sur le Canada, une respectable quantité d'études, tant générales que particulières, sans parler des innombrables documents originaux sommeillant dans les cartons des archives publiques. Le sujet devait nécessairement tenter, un jour ou l'autre, les futurs docteurs en mal de thèse.

Le premier à exploiter cette mine fut vraisemblablement Henri Lorin, en 1895. Il jeta son dévolu sur le comte de Frontenac et la brillante époque pendant laquelle ce gouverneur présida aux destinées de la colonie.⁴³ La matière était riche et se prêtait à de multiples développements. Le candidat sut-il en tirer tout le parti désirable? Le dernier à le penser fut

³⁸ Jean-Nicolas Desandrouins, *Recueil et Journal...* d'après l'abbé Gabriel (Verdun, 1887).

³⁹ *Journal des Campagnes du Canada...* (Dijon, 1890). Carte, portrait.

⁴⁰ R. de Kerallain, *Les Français au Canada. La jeunesse de Bougainville...* (Paris, 1896), in-8, 190 pp.

⁴¹ C'est un descendant de la famille de Lévis, le comte Raimond de Nicolay qui, en 1888, offrit à la province de Québec des copies de ces précieux documents dont il possédait les originaux. Malheureusement, ces copies s'avèrent bientôt très fautives, et la chose s'explique, quand on connaît la calligraphie nerveuse et elliptique d'un Montcalm. L'érudit Aegidius Fauteux, conservateur des bibliothèques municipales et Saint-Sulpice, à Montréal, avait fait établir des "photostats" d'une partie des originaux, en vue d'une réédition. Il fut interrompu par la mort, en 1939.

⁴² G. Gravier, *Vie de Samuel Champlain, fondateur de la Nouvelle-France (1567-1635)* (Paris, Maisonneuve, 1900).

⁴³ H. Lorin, *Le comte de Frontenac...* (Paris, A. Colin, 1895), in-8, 503 pp. Comme Charles Gailly, l'auteur était allé se renseigner sur place avant de mettre la dernière main à sa thèse.

Henri Froidevaux, plus tard professeur à l'Institut catholique : dès la parution du livre, il en fit une critique⁴⁴ qui équivalait à un "éreinement". A l'en croire, l'ouvrage était manqué et restait à écrire. Tout simplement.

Sans être aussi catégorique, nous conviendrons que, sur bien des points, Lorin s'est révélé déficient. Froidevaux lui reproche avec raison d'avoir ignoré les travaux importants de Harrisse et de Marcel, et nous ajouterions volontiers qu'il aurait pu au moins soupçonner l'existence, au séminaire de Paris, d'une correspondance provenant des sulpiciens qui eurent maille à partir avec le Gouverneur. De plus, dans l'exécution, il n'a pas su donner à son récit le même tour vivant qu'un Parkman, à qui il doit beaucoup, s'il l'estime peu. Mais voici qui est plus grave : au lieu de dominer son sujet, il s'est laissé dominer par lui, jusqu'à faire de Frontenac un personnage tout d'une pièce dont il exalte les qualités et excuse les défauts. Ainsi, Frontenac devient l'égal de Duplex, et les adversaires du Gouverneur — pour ne pas dire ses victimes — lui sont sacrifiés sans merci. Une telle attitude rend Lorin plutôt suspect aux historiens d'aujourd'hui.⁴⁵

Il eût été facile, croyons-nous, et certes plus intéressant, de faire de Frontenac un portrait fidèle, en opposant sa première administration (1672-1682) à la seconde (1689-1698). Autant il s'était montré tout d'abord hautain et despotique, autant par la suite il s'avéra administrateur prudent et sagace, au point d'être regardé encore comme l'un des gouverneurs qui travaillèrent le mieux à la gloire des deux Frances. Comment s'était accompli le miracle ? Par l'intervention personnelle du Grand Roi, qui savait tancer au besoin ses plus hauts fonctionnaires. A la suite d'accusations précises portées contre le Gouverneur : lettres ouvertes, missionnaires molestés, etc., Louis XIV n'avait-il pas écrit à Frontenac : "Si une partie de ces choses, ou le tout, est véritable, vous devez vous en corri-

⁴⁴ Dans *Polybiblion*, t. 74 (1895) : 449 sq.

⁴⁵ Ainsi le P. Delanglez, s.j., dans *Frontenac and the Jesuits* (Chicago, 1939), 65.

ger”⁴⁶? La remontrance ayant eu peu d’effet, le rappel suivit et acheva la métamorphose.

Faute d’avoir su bien répartir et mettre en valeur tant d’éléments précieux, Lorin n’a donc pas épuisé le sujet ni écrit sur Frontenac le livre définitif. Il reste cependant que sa monographie nous donne de la Nouvelle-France d’alors une idée assez juste sinon complète, avec ses administrateurs civils et ecclésiastiques, ses missionnaires, ses colons et ses coureurs de bois. Peu après, l’auteur devait se détacher de la carrière des lettres et se consacrer aux sciences sociales, où il fut excellent.

Le même censeur qui avait traité Lorin si durement allait, onze ans plus tard, accueillir avec enthousiasme une autre thèse d’inspiration canadienne: celle d’Émile Salone sur *la Colonisation de la Nouvelle-France*.⁴⁷ Salone, qui était en cette année 1905 professeur agrégé d’histoire et de géographie au lycée Condorcet, avait repris, après tant d’autres, la question déjà traitée par Rameau dès 1859; mais, outre qu’il devait bénéficier de l’apport de ses prédécesseurs, il s’appliquait avant tout à dégager de l’histoire générale du pays les progrès de la colonisation. Avec lui nous assistons au peuplement lent mais continu de ces vastes territoires, à l’organisation économique et sociale de la colonie, au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. Et l’auteur ne nous quittera qu’après avoir fait le point, au moment où l’Angleterre entre en possession de sa conquête: c’est déjà l’époque où, raffermie sur le sol qu’elle a défriché, “la race canadienne a pris racine”.⁴⁸

Il n’est pas sans intérêt de rappeler que “ce livre parfois si émouvant”⁴⁹ paraissait presque en même temps qu’une im-

⁴⁶ Archives du Canada. Corresp. gén. (Lettre de Louis XIV à F., 22 avril 1675, citée par Roy, dans *Rapport de l’Archiviste...* (Québec, 1922), 128.

⁴⁷ E. Salone, *La colonisation de la Nouvelle-France...* (Paris, Guilmoto, 1905), in-8, xiv - 468 pp. Carte. Le candidat avait présenté comme thèse complémentaire une étude rétrospective sur *Guillaume Raynal historien du Canada* qui mérite d’être signalée.

L’élégieuse recension d’H. Froidevaux parut dans *Polybiblion*, t. 64 (1906): 25.

⁴⁸ *La colonisation...*, 460.

⁴⁹ H. Froidevaux, *op. cit.*, 25.

portante étude économique sur *Les Richesses du Canada*, par le canadien Edmond Buron⁵⁰ : après lecture des deux ouvrages, on ne pouvait qu'établir une comparaison entre ce lointain passé et le présent, alors que se voyaient justifiées, dans une large mesure, les prédictions optimistes de Vauban et de l'intendant Hocquart.

Soutenue en 1913 et grandement prisée des spécialistes canadiens, une autre thèse remarquable semble avoir échappé à l'attention des critiques français : c'est la monographie que l'abbé André Chagny⁵¹, du diocèse de Belley, a consacrée à son "pays", le sulpicien François Picquet⁵². Natif de Pont-de-Vaux, ce prêtre énergique et très doué, qui vécut près de trente ans en Amérique du Nord, de 1734 à 1763, sut travailler simultanément et avec un égal bonheur à la christianisation et à la francisation des sauvages. Dans les années difficiles qui précédèrent la défaite des armes françaises, il fut un vrai "serviteur de la cause nationale"⁵³, en ralliant ses indigènes et en devenant pour les troupes du Roi un aumônier hors pair. Rentré dans sa Bresse natale après le traité de Paris, François Picquet continua de se dévouer à l'Église et au Royaume. Il mourut en 1781, ayant conservé jusqu'à la fin le surnom de "Canadien" que lui donnaient ses compatriotes.

C'est cette existence mouvementée et généreuse que l'abbé Chagny a entrepris de raconter. Il l'a fait sans passion, mais avec une exactitude et un luxe de détails qui jettent une vive lumière sur cette époque troublée.

L'appareil bibliographique est imposant, la mention des ouvrages principaux à consulter, accompagnée de notes critiques. Il ne manque qu'un index alphabétique qui permettrait au lec-

⁵⁰ E. Buron, *Les Richesses du Canada* (Paris, Guilmoto, 1904), avec une préface de Gabriel Hanotaux.

⁵¹ Le candidat, né à Pont-de-Vaux en 1872, était en 1913 professeur à l'institut Lamartine de Belley. Il a, depuis, publié de nombreux travaux régionalistes, en particulier sur sa Bresse natale.

⁵² Abbé A. Chagny, *Un défenseur de la Nouvelle-France: François Picquet, le "Canadien"* (Lyon, Vitte et Plon-Nourrit, 1913), in-8, xxxii - 618 pp. Carte.

⁵³ *Op. cit.*, 6. La thèse fut présentée à la faculté des lettres de Dijon.

teur de se retrouver parmi les matières et les personnes dont il est question dans ces quelque six cents pages d'un texte bien nourri.

Mais, telle quelle, la thèse de Chagny est une de ces trop rares monographies dont on aurait pourtant si grand besoin pour écrire l'histoire générale du Canada.

ARMAND YON

(à suivre)

Articles à paraître :

Jean-Paul Angrignon, *Mutation des temples protestants dans le centre de la ville de Montréal.*

Gilles Archambault, *La question des vivres au Canada au cours de l'hiver 1757-1758.*

Lucien Campeau, s.j., *Jean Cabot et la découverte de l'Amérique du Nord.*

Gabriel Debien, *La christianisation des esclaves des Antilles françaises, aux XVII^e et XVIII^e siècles.*

Sœur Thérèse Désilets, *Sir François Xavier Lemieux, avocat de Riel et de Mercier.*

Louis-Jacques Dorais, *La vie traditionnelle sur la côte de Beaupré, au début du XX^e siècle.*

Eugénie Dubuc, *Extrait de l'autobiographie de sir Joseph Dubuc, janvier à août 1870.*

André Lachance, *Les prisons au Canada sous le régime français.*

Roland Lamontagne, *Un texte de La Galissonnière sur les Antilles françaises.*

Robert Le Blant, *Un compagnon blaisois de Samuel Champlain, Jean Ralluau.*

Robert Le Blant, *Les prémices de la fondation de Québec 1607-1608.*

Claude Lessard, *Le Séminaire de Nicolet, 1803-1863.*

Cornelius J. Jaenen, *La dualité scolaire au Manitoba, 1809-1834.*

Ulric Lévesque, *Les élèves du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, 1829-1842.*

Cameron Nish, *La bourgeoisie et les mariages.*

Léon Pouliot, s.j., *Il y a cent ans: le démembrement de la paroisse Notre-Dame.*

Yves Poutet, *Jacques 11, Mac Mahon et Kennedy.*

Juliette Rémillard, *Angélique des Méloizes.*